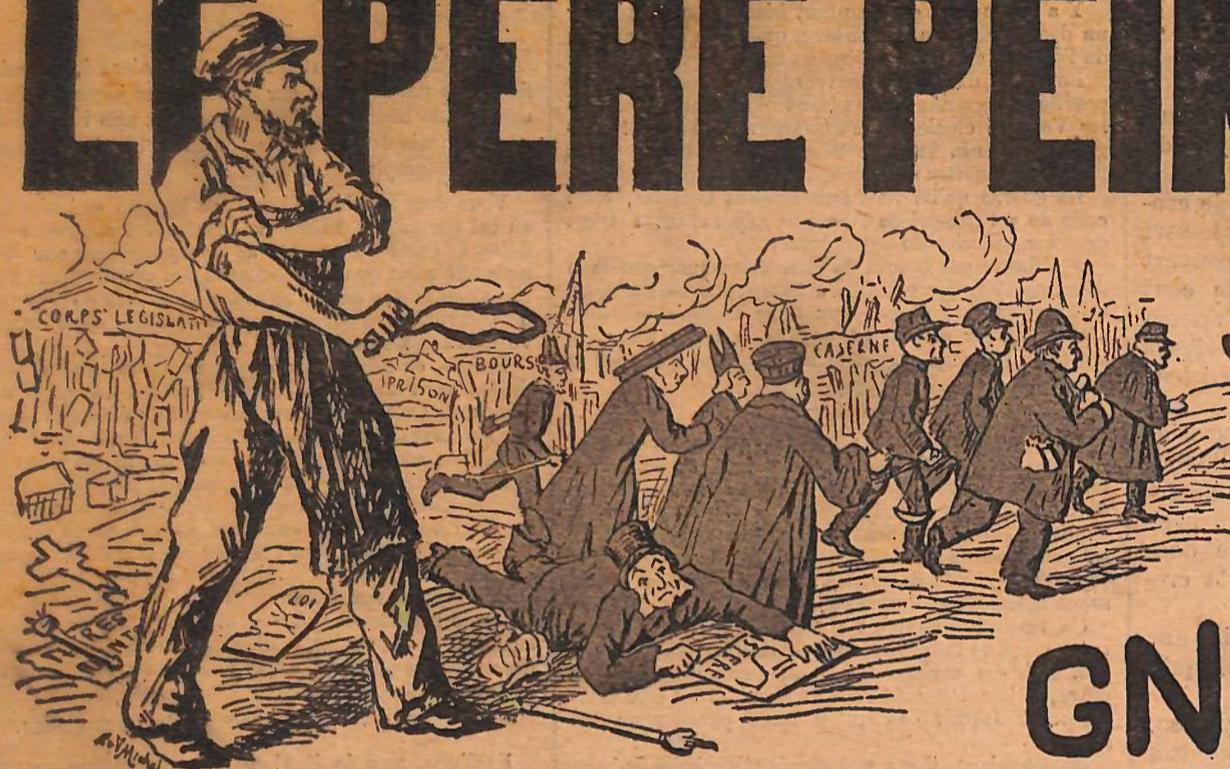


LE PÈRE PEINARD



Réflex

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

BUREAUX: 4 bis, rue d'Orsel, Paris
OUVERTS DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

Y A PAS DE QUESTION SOCIALE!

(GAMBETTA)



Quand les richards ont le ventre plein, le populo digère!

Toujours pareil !

Chaque coup que raplique le frio, les jean-foutre de la haute s'aperçoivent qu'il y a du pauvre monde que la saison attige.

Les quotidiens y vont de leur larme de crocodiles et c'est à qui s'apitoiera sur le sort des mistouffiers : ces jours-ci on a découvert qu'actuellement, à Paris, y a plus de cent mille prolos sans ouvrage ; on s'est aperçu aussi que toutes ces nuits dernières quelques douzaines de refleurs de comète dévissent leur billard.

La vieille rengaine que tous les purotins sont des flemmards n'est plus sortable. En effet, c'était y des flemmards les trois mômes que l'autre nuit on a trouvé gelés sur un banc du quai Valmy ? Faudrait une sacrée dose d'aplomb pour trouver une excuse à la crevaision de ces trois petiots !

Et alors ? Ces chameaux concluent-ils que la société actuelle est mal équilibrée et qu'il faudrait voir à ça ?

Ah ouat ! Y a pas de pet qu'ils avouent ça. Toujours la vieille baliverne : ils se foutent à chialer un brin pour calmer la colère du populo. Ils font du battage avec leur garce de charité, afin qu'au lieu de fermer son poing pour envoyer un marron aux crapulards qui l'affament, le déchard ouvre toute large sa patte et l'allonge en mendigot.

Dans cette pauvre patte on y dépose une aumône, — avec autant de précautions qu'une ordure au coin d'un mur.

Qu'est cette aumône ? Une fraise dans la gueule d'un loup ! Vite épuisée, la camarade qui n'a reculée que d'un pouce agrippera définitivement sa victime.

La camarade est l'amie des richards, nom de dieu ! C'est elle qui ronge le populo, suce son sang, le donne en pâture à ses asticots, — et empêche ainsi nos rebiffades.

Qu'a-t-on fait, — ou même simplement essayé, — pour enrayer la mistouffe ?

Rien, nom de dieu !

Pourtant, s'il y a quèque chose qui est du ressort du conseil cipal, c'est ça, foutre ! L'Assistance publique est sous sa coupe.... Et l'Assistance publique continue à engraisser ses employés : c'est d'ailleurs pour ça qu'elle a été créée et mise au monde.

Faut-il en conclure que les conseillers cipaux bouffent à la même écuelle ?

Au temps où y avait que des bourgeois pur sang, ça semblait logique. Mais aujourd'hui, nom de dieu, c'est plus ça ! Y a une rude tapée de socialos à la Volière cipale de Paris. Y en a dans tous les coins, mille bombes !

D'où vient qu'ils ne foutent rien ?

C'est y qu'ils ne veulent pas ou ne peuvent pas ?

M'est avis que c'est les deux !

Après tant d'autres, c'est une nouvelle preuve qu'il n'y a pas mèche de rafistoler la méchante organisation sociale. Par n'importe quel bout qu'on la prenne, c'est une pipe !

Faut trouver un autre joint, mille bombes !

LA CHASSE AUX ANARCHOS

Les socialos à la manque braillent pire que des cochons qu'on saigne.

Ils en ont après les lois de réaction. Non pas qu'ils les trouvent atroces, tant qu'on ne les applique qu'aux anarchos, — mais simplement parce qu'ils ont le trac qu'on ne s'en serve contre eux.

Jusqu'ici ils ont roupillé tranquilles. Sur les quelques milliers de perquisitionnés et les quelques cen-

taines d'arrêtés, combien se trouve-t-il de ces merles-là ?

Y a pas mèche, en comptant bien, d'en numéroter un demi-quarteron. Et encore, quand on s'est aperçu de l'erreur, on leur a vivement fait des excuses.

Pourquoi diantre la gouvernance chercherait-elle pouille aux grands chefs pisse-froid ? Enquillés dans les Volières cipales, à l'Aquarium, ..., partout ! guignant même la Triperie Sénatoriale, ils deviennent les plus chouettes souteneurs de la vieille société.

La guerre qu'ils font aux grosses légumes, c'est celle de « P'ôte-toi de là que je m'y mette ! » C'est des chamailleries de politiciens.

J'ai foutre pas besoin de faire remarquer que mon dégoisement sur les socialos à la manque ne s'adresse qu'aux pontifes, et non aux bons bougres qui sans ambition, leur emboîtent encore le pas. Ceux-ci y vont bon jeu, bon argent et ne marchent que pour la Sociale.

—0—

Donc, nom de dieu, y a que les anarchos d'attigés ! Après leur grand fiasco du 1^{er} janvier, les crapulards de la haute ont changé leurs batteries. Au lieu de continuer par grandes rafles, ils opèrent par petits paquets. Ils s'imaginent que de cette façon leurs saloperies seront moins visibles. Tas de couillons !

Arrêter, c'est bel et bien ! Mais ensuite, à quelle sauce assaisonner toutes ces victimes ?

Ça, malin qui pourrait le dire ! Pour sûr, le grand traquenard de l'association des malfaitours leur pétera dans les mains. Les deux premiers pris à ce piège, Colas et Moulinier d'Orléans, vont être relâchés... Il faudra bien qu'on fasse pareil pour les autres.

En attendant, il y a une sacrée ribambelle de bons fieux dans les prisons républicaines !

Dans le nombre y a Grave, qu'on avait laissé libre le 1^{er} janvier et qu'on est revenu piper samedi dernier, dans l'espoir de tordre le cou à *La Révolte*.

Il en sera de cette vacherie comme du reste, nom de dieu !

—0—

A quoi tout ça aboutira-t-il ? Comme toutes les persécutions, à émoustiller le populo et à nous rapprocher du coup de chambard final.

A preuve, c'est que l'épidémie anarchotte grandit toujours : au lieu de cadener le bec aux bons bougres les lois de réaction leur délient la langue.

Cette semaine encore y a eu une tapée de gas à la redresse coffrés pour avoir crié au nez de la filaille : « Vive Vaillant ! Vive l'Anarchie ! »

Kif-kif les démolisseurs de carreaux. Ça devient une mode : l'un a foutu en l'air une grande vitre chez Marguery, le gargottier de la haute. Un second a démantibulé la devanture d'un autre riche gargot, à l'angle de la rue Rougement.

Tout ça, nom de dieu, prouve que le muselage du populo est plus cotonneux que ne l'espéraient les bourriques ministérielles.

LA JUGERIE DE VAILLANT

Oh là, là, c'est les marchands d'injustice qui ont fait une sale bobine la semaine dernière ! Ils s'étaient bougrement promis de faire passer Vaillant en jugerie le 5 du mois, — quand même !

Ils avaient déjà le gout du sang aux babines quand 1 leur a fallu y renoncer. Ça a été dur, nom d'une ipipe ! Imaginez-vous un loup à qui on arrache un agneau de la gueule.

C'est l'avocat, Ajalbert, qui a réussi ce coup rupinskoff... Hélas, ça n'a été que partie remise !

Joué soir, il écrivait à un des gros chats-fourrés les tas de raisons qui le forçaient à faire faux-bond pour le procès du lendemain.

Ajalbert expliquait qu'on avait tiré des plans pour que le dossier lui passe sous le nez, sans qu'il ait le temps de le feuilleter. A preuve, c'est que la lettre du juge instructionneur l'avertissant que Vaillant l'avait choisi pour défenseur, mise à la poste le 23 décembre ne lui était arrivée que le 27 au soir.

Quatre jours et demi pour naviguer d'un quartier de Paris à l'autre, c'est pas trop pour une lettre... Dam, y a tant de turbin au cabinet noir !

En conséquence de ça et de bien d'autres fourbis dégueulasses, Ajalbert concluait qu'il ne lui restait plus qu'un moyen de défendre Vaillant, c'était de refuser de le défendre !

Et il l'a fait comme il l'a dit, mille bombes. Il a refusé !

Sale coup pour la fanfare des enjuponnés. Les bourriques ne savaient plus où donner de la tête. Ils ont cherché parmi tous les avocailles sans pouvoir déterrer un salop qui acceptât de défendre Vaillant pour la frime. Ils n'ont pas trouvé, nom de dieu ! Il leur a donc fallu remettre le procès.

C'est ce mercredi-ci que Vaillant passe aux assises, défendu par Labori.

—0—

Joué dernier, avant qu'on ne connaisse la mornifle collée par Ajalbert sur la hure des juges, chacun des 36 bourgeois du jury recevait une babillarde que j'extrait des quotidiens. J'en colle les principaux paragraphes ci-dessous :

Vous êtes appelés à juger un homme qui résume en lui toutes les haines et toutes les colères dont déborde l'âme du peuple, à vous prononcer sur un acte qui n'est que la résultante des turpitudes, des iniquités et des crimes dont les seigneurs de l'or et du pouvoir nous offrent depuis si longtemps le révoltant spectacle.....

Placez, en regard des quelques égratignures produites par l'attentat de Vaillant, toutes les pâles ou sanglantes victimes du régime actuel ; évoquez toutes les privations, toutes les détresses, toutes les maladies, toutes les ruines, toutes les morts dont la responsabilité remonte à ceux qui ont pris charge de nos destinées et.... dites quel est le plus coupable, de l'ordre social qui engendre de tels maux ou de l'homme qui a risqué sa vie pour le salut de ses semblables.....

Gonflez vos cœurs de toutes les légitimes aspirations de la masse déshéritée et proclamez courageusement, en acquittant Vaillant, que le seul moyen de désarmer les humbles, c'est de réfréner l'égoïsme et la cupidité des puissants.

UN GROUPE D'HOMMES LIBRES.

Et d'une, nom de dieu ! A la seconde maintenant, car les gas ont trouvé bon de repiquer au truc. Afin de tenir les jurés en haleine ils leur ont envoyée une nouvelle babillarde.

Le *Journal*, où je pige celle-ci, raconte que son journaliste s'est essouffé en allant la pêcher sur le plus haut quartier de Paris ; fait-il allusion à la troisième plate-forme de la tour du filon Eiffel ?

Voici le flambeau en question :

Messieurs les Jurés,

Vous avez certainement compris, à l'importance exceptionnelle du procès qui va s'ouvrir, que ce n'est ni un homme ni un acte que vous avez à juger, c'est une situation.

Condamner Vaillant, c'est encourager les maîtres du pouvoir et de la fortune publique à persévérer dans leur lutte insensée contre les revendications populaires ; c'est légitimer le trafic des consciences et des mandats parlementaires ; c'est absoudre les politiciens corrompus qui s'associent à la haute Banque pour dévorer la petite épargne ; c'est donner de nouvelles armes et une nouvelle audace à l'opulence contre la misère, au parasitisme triomphant contre le travail sacrifié.

Acquitter Vaillant, au contraire, c'est donner à la classe dirigeante et possédante un avertissement fécond en résultats ; c'est dire à la meute hurlante des apostats, des concussionnaires, des agioteurs et des accapareurs : — Vous en avez trop fait ! Vous seuls êtes responsables des violences d'en bas. Il est temps que la Justice et la Fraternité règnent parmi les hommes.

Qui sait ? De votre verdict dépend peut-être une heureuse détente de nos rapports sociaux ; pour cela, il vous suffit d'un peu de clairvoyance et de courage. De simples manants ont infligé parfois de sévères leçons aux rois : hésitez-vous, vous, des hommes libres, à faire des remontrances à nos roitelets ?...

Rassurez la société ! Supprimez la fauve ! vous crient tous les plats courtisans de l'arbitraire et du million, oubliant, les imprudents, que ce sont les fauves de 89 et de 93 qui ont jeté bas le régime féodal. Les fauves d' alors mettaient à sac les boulangeries, incendiaient les châteaux et promenaient au bout d'une pique la tête des aristocrates. On les considère aujourd'hui comme des libérateurs et des héros.

Songez, messieurs les jurés, au jugement impartial de l'histoire !

On vous demande de rendre un verdict de peur, de haine, et de vengeance.

Nous ne nous adressons, nous, qu'à vos sentiments d'indépendance et d'équité.

La condamnation de Vaillant serait l'acquiescement de tous les fauteurs d'abus et de spoliations.

Son acquiescement sera leur condamnation.

Vive l'Humanité !

UN GROUPE D'HOMMES LIBRES.

Dernière heure :

VAILLANT est condamné à mort.

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD

La Jacquerie est à l'ordre du jour en Sicile ! Le Coq Rouge fait ses galipètes sur la papperasse et les guérites d'octroi sont salement chahutées. Ne sachant

plus à quel saint se vouer, les jean-foutre ont collé au pouvoir Crispi, croyant que, parce qu'il est natif de Sicile, ça allait rapapillotter les paysans avec les richards. Les chameaux se sont bougrement foutus le doigt dans l'œil !

Il faudrait du papier en masse pour aligner à queue leu-leu, le nom de tous les patelins où il y a du grabuge. Une preuve que ça chauffe rudement, c'est l'envoi d'un général avec du renfort, si bien qu'il va y avoir 40,000 troubades éparpillés dans l'île.

Et oui, dios ladre, dans cette même Sicile où y a quelques vingt ans débarquèrent les Mille de Garibaldi, soi-disant pour apporter la liberté, — débarquent maintenant des foulitudes de galonnards, pour serrer d'un cran la vis de l'esclavage.

Ce n'est pas qu'en Sicile que mijote le chambard, mais aussi par toute l'Italie.

« Porca madona, ruminent les bons flox de macaronis, puisque les *fasci* emmerdent ces saligauds, fondons des *fasci* ! »

Et les *fasci* poussent comme le chiendent, à Naples, à Bologne, à Rome... partout, mille bombardes !

Pourvu que les gas aient le nez creux, et ne se foutent pas à la remorque des sociaux chiards, francs comme un âne qui recule !

Autre preuve, nom de dieu, que les affaires de la Sociale se bibelotent chouettement dans toute l'Italie, c'est que la vieille charogne de saint-père vien de retirer des banques italiennes, et de placer, chez ses bons amis les républicains français, le pognon que des cinq parties du monde les niguedouilles lui envoient pour renouveler la paille humide de son cahot.

Il est vrai qu'en plus de la trouille des émeutes, le vieux singe a une autre raison mâchoire : il craint que toutes les banques italgotes ferment boutique les unes après les autres, emportant les monacos des couillons.

Mais, foutre de foutre, assez jaspiné de la Sicile et de l'Italie, radinons en France — et dans le Midi, pécaïré !

Où les campluchards ne sont pas encore au point des ceusses de là-bas, mais y vont bon train. Après les galbeuses manifestations de Perpignan et de Montpellier, après la charibotée des meetings, tenus dans les plus petits pays, est venu le tour de Narbonne, — et viét-daze, ça n'a pas été trop démou-cheté.

Au nombre de quatre mille, les vigneronns ont daubé à bras raccourcis sur la gouvernance, foutant l'Etat en demeure d'apporter, — d'ici le premier février un remède à la situation. Dans le cas contraire, ils ont décidé la grève des contribuables et la démission de tous les corps élus.

Bien sûr, capet de dios, que si on oherchait la petite bête on trouverait des *si* et des *mâis*, à l'ouvrage des fistons. Faut tout dire, ils ne font que commencer, et c'est en forgeant qu'on devient forgeron.

Y a une chose certaine : que les vigneronns s'y prennent d'une manière ou d'une autre, l'Etat ne veut, ne peut et ne sait rien faire pour empêcher la mévente des picolos.

Il est presque probable qu'il enverra dinguer les gas, (la convention qu'il vient de conclure avec l'Espagne le prouve surabondamment), mais même, leur donnerait-il satisfaction pleine et entière qu'ils seraient couillons, après comme avant.

Qu'on augmente les droits sur les raisins secs, qu'on supprime les octrois et les privilèges des bouilleurs de crus, qu'on homologue les nouveaux tarifs de transports, qu'on réforme l'impôt sur les boissons... qu'on fasse le tonnerre de dieu ! Le picton n'en restera pas moins dans les caves.

C'est pas l'Etat qui donnera des pépettes aux gas des villasses, exploités jusqu'à la gauche par les patrons, pour qu'en place des décoctions de campêche, ils puissent se rincer la dalle avec la dive purée de septembre.

C'est pas cette collection de grinches qui financera pour que les pétrosquins du Centre et du Nord, ruinés par la cherté des fourrages, puissent se payer les vins du Midi !

Nenni pas, macarel ! En fait de picailons l'Etat en prend toujours, mais n'en donne jamais. Il ne fera rien de rien ! Les vigneronns du Midi seront dans la dèche au mitan de leurs barriques pleines ; les campluchards des autres régions vendront 15 francs le sac de blé qui leur coûte 20 francs de revient ; les prolos des villes iront le ventre vide et des guenilles sur le dos, à côté des magasins archi-bondés de frusques et de boustifaille.

Au 1^{er} février, pour des améliorations, ce sera comme des dattes ! Et bagasse, nous verrons alors si la colère des bougres se sera évaporée au souffle du mistral.

Tiendront-ils leur parole et couperont-ils les vivres à un gouvernement qui, pareil à tous les gouvernements, passés, présents et futurs, n'est bon qu'à les enquiquiner, sans leur rendre deux liards de services ?

Voyez-vous que l'effet suive la menace... et que la note du percepteur reste en souffrance ?

—O—

Le refus des impôts, c'est le congé signifié à la gouvernance, — comme le refus du travail est le congé signifié aux patrons.

En refusant de financer, c'est comme si les pétrosquins se disaient : « Nous sommes assez grands pour faire nos affaires nous-mêmes, sans la trifouillée de ces morpions insatiables qu'on appelle des fonctionnaires, charognes qui, de larbins qu'ils prétendent être, passent seigneurs et maîtres, et ne savent que nous bouffer la laine sur le dos. »

« Nous allons donc réaliser la Commune, la Commune ! association de bons bougres cuisinant en pleine liberté, menant sa barque comme elle l'entend. »

« Que les fistons des villes s'alignent de leur côté... Et alors, en échange de notre vinasse qu'on ne laissera plus aigrir dans les fûts, ils nous enverront les frusques galbeuses et les riches mécaniques qui aujourd'hui se moisissent dans les boutiques. »

« L'impôt, l'hypothèque, la rente, le service militaire, le salariat... et toute l'horrible cochonnerie des temps présents, ne seront plus qu'un mauvais rêve des temps passés, dont nos gas parleront avec dégoutation, — comme on jacte aujourd'hui de la dîme, des corvées, des oubliettes, et de toutes les saletés de l'ancien régime. »

Certes, tout cela est bougrement nébuleux dans la cafetière des campluchards — pas moins, ça y est tout de même !

Oui, foutre, le but vers lequel les paysans du Midi, — peut-être sans le savoir, — ont fait le premier pas, c'est vers le Communisme, vers l'Anarchie !

Et maintenant, moisiront-ils sur place, ou bien continueront-ils de marcher ?

Je ne peux fichtré pas croire qu'ils s'arrêteront en chemin, car ils ont du sang dans les veines et le jus de bois tordu ranime leur courage.

Les grosses légumes rigolent de ce mouvement ! Ce qui les rassure, c'est de voir des têtes de veaux sénatoriales et des députés avec les vigneronns. Sachant que ces bouffe-galette font du chiquet, ils se figurent qu'il en est de même des vigneronns.

Si j'étais dans la sale peau de la gouvernaille je ne serais pas si rassuré que ça. J'aurais le trac que les bougres du Midi ne rendent des points à ceux de la Sicile.

A la place des jean-foutre, je commencerais à avoir peur !

Le Père Barbassou.

COUPS DE TRANCHET

Ca te pend au nez ? — C'est à Clémenceau que je parle. Ce politiciard jérémiat l'autre matin parce qu'à l'enfoncement de Schœlcher, un *vieux républicain*, y avait à peine trois pelés et un tondu.

« Et, dit Clémenceau, rien que des bourgeois. Pas un ouvrier. » Il ajoute : « Tant pis. » Je réponds : « Tant mieux, nom de dieu ! »

Qu'aurait été foutre le populo derrière la boîte à dominos de Schœlcher ? Ne nous a-t-il pas grugés, kif-kif tous ses copains ?

Il s'était fait une spécialité de l'émancipation des moricauds, — quoique ça, dans toutes les colonies françaises, l'esclavage s'y pratique en grande largeur.

Et puis, Clémenceau est donc maboule ? N'a-t-il pas relégué, tenant une des queues de la poêle, le ministre justiciard Antonin Dubost ?

Y a pas mèche d'être en même temps l'ami de ce jean-foutre et du populo !

—O—

Conclus Tony. — Une ruminade que je trouve dans le *Radical* au-dessus de la signature de Révillon :

« Le lendemain de la bombe de Vaillant, tous les

Parlements de l'Europe ont envoyé des adresses de sympathie polie au gouvernement français.

« Pourquoi les trente-six mille communes de France n'ont-elles pas envoyé des adresses ? Pourquoi le peuple de Paris n'a-t-il pas été ému et soulevé devant le danger couru par ses représentants ? »

Ohé, Tony Révillon, tu laisses supposer que les trente-six mille communes, ainsi que le populo de Paris, n'en pincet guère pour leurs bouffe-galette ?

Explique-toi ! Tu sais bien que la muselière à bons bougres n'est pas forgée pour ton museau.

—O—

Mince de poinçonnage. — Samedi soir, la baraque où on remisait les décors de l'Opéra, s'est foutué à flamber.

Quelle perte !... Quand on songe à la légion de couche-tout-nus que ces kilomètres de toile, gaspillées en décors auraient pu garantir du froid.

Ça faisait un sacré brasero, nom de dieu !

Ce qu'il y a de gondolant c'est que ces décors étaient incombustibles ; un poinçonnage du quart d'œil les garantissaient contre l'incendie.

Quoique ça, en cinq minutes, les flammes atteignaient cinquante mètres de hauteur.

Hein, quelle chouette garantie que celle des autorités : jugez un peu si les décors n'avaient pas été incombustibles !

—O—

Mistouffe partout. — Une grosse légume d'Amérique vient de calculer qu'il y a actuellement aux Etats-Unis trois millions de pauvres bougres sans travail.

Trois millions, nom de dieu !

Le Carnot de là-bas, de même que les richards peuvent roupiller sur leurs deux oreilles... Il n'y a pas de Question Sociale.

—O—

Encore un glaviau... sur le pif de l'armée.

Voici la dernière saleté, à l'actif du général Bauffremont : fait prisonnier pendant la guerre franco-allemande, on le parqua au château de Bonn, où il était kif-kif un soulard dans une barrique d'absinthe.

En décembre 1870, ayant appris que des troubades français mijotaient une évasion, le Bauffremont alla vivement casser le morceau aux autorités prussiennes.

Décidément, la caserne est l'école de... tout ce qu'on voudra, — excepté de ce qui est chouette !

Le PÈRE PEINARD à l'Étranger

En Espagne la chasse aux anarchos va toujours d'un train d'enfer. Ce n'est pas pour des prunes que ce patelin a couvé l'Inquisition, nom de dieu !

Depuis la dynamitade du Liceo de Barcelone s'il n'y a pas eu deux douzaines de gas qui, les uns après les autres, ont été reconnus pour être les lanceurs des bombes, y en a pas eu un.

Turellement, c'était des hableries de grosses légumes voulant prouver qu'ils savent dégouter les auteurs du coup. Un des derniers arrêtés est Salvador French. Se voyant paumé il s'est tiré un coup de revolver dans le ventre et s'est salement mouché. Il a ensuite déclaré que c'est lui qui, sans l'aide de personne, a dynamité le Liceo : Il lança deux bombes du second rang des galeries, puis il sortit sans peine du théâtre, au milieu du tohu-bohu.

Ainsi donc, il ressort de son avou que tous les bons bougres coffrés depuis un mois et demi sont innocents... Ce qui ne veut pas dire qu'on va les relâcher, foutre non !

—O—

Le torchon le *Temps* a publié une conversation qu'un journaliste a eu avec quelques-uns des anarchos bouclés et qu'il a pu voir dans leur prison. Voici le dégoisage de José Codina :

« Comme citoyen du monde, je vous souhaite la bienvenue ; mais comme journaliste, vous ne me revenez guère. Les « écrivassiers » de journaux nous qualifient de criminels, de bêtes féroces, alors que nous sommes les rédempteurs de la société. Je suis individualiste, ajouta-t-il, et je ne suis affilié à aucun groupe anarchiste, car dans les groupes il y a toujours des chefs qui veulent imposer leurs volontés, et moi, je ne veux obéir à personne. J'ai vingt-trois ans ; mon métier est celui de serrurier, et j'ai bonne santé. »

Venant ensuite à causer de la dynamite contre Martinez Campos, Codina continua :

« Les journaux ont raconté que le jour de la revue précédant celle où Pallas fit son coup, j'avais attendu le maréchal dans la Grand'Rue, muni de mes deux bombes, avec l'intention de les lancer au bon moment, lorsque le défilé des troupes commencerait; puis que j'avais eu peur et que j'étais retourné chez moi. Voici la vérité : Le jour de la revue, en effet, j'avais deux bombes chargées, cachées dans ma ceinture, et je m'approchai du maréchal pour les jeter sous son cheval. Mais le bougre était entouré d'une foule énorme de gens du peuple. Or, les anarchistes n'en veulent qu'aux richards et aux bourgeois rassasiés. C'est pourquoi je ne voulus pas faire le coup, de peur de tuer des frères et des compagnons de misère. La preuve que je ne manque pas de courage, c'est que, le 12 octobre 1892, je m'introduisis tout seul dans la maison du juge municipal de San-Felice et plaçai sous le fauteuil du type un beau paquet, composé de sept cartouches de dynamite munies chacune d'une mèche. J'allumai les sept mèches au moyen d'un cigare et je m'éloignai, en fumant, attendant le résultat en toute tranquillité. Quant à l'affaire du Liceo je n'y suis pour rien, et ce n'est que quelques jours après que j'en appris la nouvelle ».

— 0 —

En Italie, le grabuge a l'air de faire tache d'huile. Y a pas que la Sicile qui bouge, nom de dieu !

Un patelin que l'on appelle les Pouilles est dans une mistouffe carabinée : les paysans y claquent terriblement du bec.

A Rome, y a eu des manifestations dans les rues, drapeau rouge en tête et tamponnages avec la rousse, ainsi que dans une vingtaine d'autres villes.

Mais, où c'est plus sérieux que partout, c'est en Sicile : les culs-terreux réclament du pain, on leur envoie du plomb. Un Gallifet italien, le général Morra, vient d'y partir pour les gaver de baïonnettes.

L'état de siège a été proclamé illico, et le bandit Morra a organisé une féroce répression : en plusieurs patelins, le populo a été mitraillé carrément.

Comme il arrive toujours, les pontifes sociaux à la manqué, qui montrent rudement leur crête tant qu'il n'y a que des places à récolter, sont vivement rentrés dans leur coquille. Ils chient dans leurs culottes que ça fait peur ! leur seul acte a été d'accoucher d'un manifeste où ils invitent « les travailleurs à s'organiser, mais à rentrer dans le calme. »

Autre fourbi de ces chiassés : une quarantaine de sociétés, plus ou moins politicardes, se sont réunies à Rome. Y a eu du boucan, car y avait là des gas à la redresse réclamant l'action immédiate. On a fini par décider de foutre un crêpe aux drapeaux des sociétés, pendant un mois, et de faire deux jours de grève en signe de deuil.

Hein, voilà qui va faire une belle jambe aux Siciliens ! S'ils n'ont que des secours de ce calibre, je les vois dans de sales draps.

Reste à savoir si les lavements des sociaux foireux, et le plomb des massacreurs italiens les fera rentrer dans l'ordre ?

C'est que, nom de dieu, leur situation est bougrement triste. Pour en donner une idée aux camaros, je fous encore un coup de ciseaux dans le Temps :

« Il suffit, dit-il, de jeter un coup d'œil sur les conditions sociales de la Sicile pour comprendre l'explosion des désordres ou plutôt pour s'étonner qu'ils n'aient pas éclaté plus tôt et qu'ils ne se propagent pas sur une plus vaste échelle. L'enquête agraire officielle a établi que le salaire moyen des ouvriers agricoles en Sicile est de cinquante centimes par jour et qu'il n'y a pas plus de deux cents jours de travail; le député De Felice réduit même ce dernier chiffre à cent soixante par année... »

« Le fisc est impitoyable. Il fait vendre moissons, immeubles, terres pour solder les reliquats de taxe non payés. On racontait l'autre jour l'histoire d'un paysan de Valguarnera rentrant des champs avec quelques légumes qu'il avait arrachés au sol. L'octroi lui réclame 35 centimes de droit. Il n'a que 30 centimes à offrir. Le gabelou saisit illico son vêtement de travail. Et l'on s'étonne que dans cette commune, quelques heures plus tard, la foule se soit levée en masse !... »

Té, mais, le drap de lit du panamiteux Hébrard est bougrement clairvoyant ! Pourquoi ça ? Parce que ça se passe loin, nom de dieu !

Ainsi, pigez sa conclusion : il a l'air de dire que les grosses légumes n'en auront pas fini, quand même ils arriveraient à museler les Siciliens. Je cite :

« Ce serait commettre une funeste erreur que de croire qu'il suffira d'en réprimer les symptômes, au

lieu de s'attaquer courageusement à la racine même. »

La racine !... Question nouvelle : cherchez la racine ?... N'est-elle pas au cœur des richards et des gouvernants ?

Ah ! si au lieu d'être les Siciliens, c'était les paysans de France qui se rebiffent, le Temps serait bougrement moins clairvoyant : il guenlerait comme une oie à l'abomination, et réclamerait le massacre de tous les zigues d'attaque.

Le PÈRE PEINARD en Province

TARIF RÉDUIT

Saint-Etienne. — Y a des chances pour que Léauthier paie de sa tête son coup de tranchet dans la bedaine du ministre serbe.

Pourquoi aussi a-t-il choisi un aristo ? S'il avait lardé un mistouffier, il aurait eu des chances de s'en tirer avec cent balles d'amende.

Oui, cent balles ! C'est ce que se paie l'assassinat d'un prolo. Comme vous voyez, c'est pour rien !

C'est en effet ce tarif réduit qu'on vient d'appliquer au garde Desfilhes, qui, pour s'amuser, tua au puits Saint-Louis, un débard qui chapardait un peu de charbon.

Et il le tua, non pas parce que le pauvre bougre se rebiffait, foutre non ! Il le tua dans sa fuite, lui tirant des coups de revolver dans le dos. Donc, il n'y avait même pas l'excuse de la légitime défense.

Eh bien, pour pareil assassinat, le bandit Desfilhes a attrapé cent balles d'amende !

Casimir Perrier va faire mieux pour cette crapule : dans sa jubilation d'avoir dégotté un si sublime défenseur du charbon, il va le décorer du ruban wilsonien, — pour l'encourager à repiquer au truc.

USINE A POISON

Orléans. — Le Jean-foutre Dessaut est un honnête industriel du patelin. Il ne se contente pas, kif-kif Desfilhes, d'escotter un prolo, — c'est par centaines qu'il opère.

Cet exploitateur fabrique du vin et du vinaigre avec un tas de drogues plus malsaines les unes que les autres ; — on y fourre de tout, excepté du raisin !

De temps à autre, pour rappeler à ce singe que la gouvernance a des employés, amateurs de pots-de-vins... naturels, on lui cherche pouille, — pour la frime. Le Dessaut s'en tire avec quelques centaines de balles d'amende, qu'il rattrape en une seule livraison.

Turellement, il ne se contente pas d'empoisonner le populo ; quoique ça lui rapporte énormément de galette, il exploite ferme la centaine de prolos qui manipulent sa teinture vineuse : ils gagnent environ 50 à 55 sous par jour, — ou mieux, ils les gagneraient, si les amendes n'écornaient bougrement leur salaire.

Y a que le chimiste qui soit à la hauteur : il palpe 6,000 balles par an.

Ainsi, la science qui devrait n'avoir d'autre but que de nous rembourrer l'existence et de nous dégouter des adoucissements, nous est nuisible, grâce à la garce d'organisation actuelle.

MINCE DE VACCINAGE !

Cherbourg. — Après le choléra qu'a fait rudement des siennes là-bas, voici venir la variole !

On vaccine les gas de la flotte, et foutre, pour les parer d'une maladie, on risque de leur inoculer pour le moins la syphilis.

Voici comment opère le vise-au-trou : tous les matins il se paie 10 à 50 vaccinations ; il pique dans la viande kif-kif si c'était du beurre ! Flic, flac, floc ! Trois trous dans le bras à fourrer un crayon dans chaque.

Ça ne serait rien s'il faisait ça proprement. Ah ouat ! il s'en fout. Jamais il ne passe sa lancette au feu pour la désinfecter : il pique sa cargaison à l'afilée.

Mince de saletés qu'il doit y avoir sur cette lancette quand elle arrive au dernier !

Turellement, pour les gradés, le vise-au-trou prend plus de précautions.

GARCE DE TRINITÉ !

Besançon. — Y a quinze mois, j'ai astiqué le cuir à une trinité d'exploiteurs : trois chameaux que les bons bougres ont rigolotement baptisés Galli, Quiqui et Frambois.

Faut que je repique au truc, nom de dieu ! quel-

ques volées de tiro-pied sur leurs fesses ne seront pas du superflu.

Le plus crapuleux de la bande est le Quiqui ; il est pourtant dégotté par sa chamelle de guenon, une grosse poufiasse dont les quinquets pissent trois livres de cire pas mielleuse, chaque semaine. Quand j'aurai ajouté que si elle n'avait pas un bourriquet bien rablé pour charrier sa viande par la ville, y aurait pas mèche qu'elle bouge, — j'aurai donné une petiotte idée de son physique.

Pour ce qui est du moral, c'est une autre paire de manches ! Y a pas longtemps un de ses prolos s'est tué net en repêchant des longs-bois qui s'en allaient à la dérive sur le Doubs.

Quétant dans le quartier pour lui payer une couronne, les camaros du mort viennent relancer la vieille truie : « Ah, oui, qu'elle réplique, s'il fallait une brouettée de fumier pour mettre dans sa boîte, je la donnerais de bon cœur. » Les pauvres bougres en sont restés là-bas : ils n'ont pas osé lui cracher à la gueule et lui rebiffer que le fumier serait chouette-ment mieux employé à la gaver comme une oie.

Turellement, ça serait du rabâchage de jaspiner que ce trio d'exploiteurs plument les prolos, sucent leur sang et leur moelle, et les foutent au rancaard une fois usés.

Plus ça va, plus ils leur serrent la vis nom de Dieu ! C'est ainsi que maintenant ils ont imaginé de payer les débarqueurs de sable et de gravier à Frambois en infectes marchandises au lieu de galette.

Autre exemple : un gratte-papier, qui, ne connaissant pas ces singes, avait turbiné chez eux une centaine d'heures, n'a jamais pu leur décrocher un radis. Un peu gobeux, le bon bougre a voulu se faire casquer par l'intermédiaire des jugeurs : il s'est tapé ! Les exploiters ont juré sur tous les crucifix qu'ils avaient payé le prolo.

N'allez pas croire, les camerluches, que cette abominable racaille soit jamais paumée comme association de malfaiteurs.

Y a foutre pas de danger, mille bombes !

GARE AUX FOURCHES !

Tulle. — Ohé, les huissiers, faites blinder vos fesses, afin de les garantir des avaros. Savez-vous bien que les paysans ont l'air de devenir mauvais coucheurs ?

Demandez plutôt au Jean-foutre Fraysse, huissier, à Tulle : l'autre jour, il était allé instrumenter à Saint-Germain-les-Vergues.

Or, pigez la déveine ! C'est lui qui a été instrumenté... Une bande de paysan lui ont fait une telle réception qu'il a foutu son camp sans demander son reste.

AUX CAMAROS

Mes pauvres frangins, faut que vous en preniez votre parti : y a pas encore mèche cette semaine de remplumer le caneton de ses huit pages.

Par ce temps de persécution, ça n'a rien de drôle ! Mais foutre, ne rognez pas trop ! Un tantinet de patience et nous reviendrons aux huit pages.

Autre chose : ces dernières semaines y a eu des saisies du caneton.

Y en a même eu bougrement d'illégales, — mais, quand on est la gouvernance, où y a de la gêne, y a pas de plaisir !

Si ça se représentait, deux conseils **aux vendeurs** :

Primo, faire exhiber au roussin son ordre de saisie, et veiller à ce que la date de cet ordre soit postérieure à la date du numéro. Il est évident qu'on ne peut saisir le présent numéro avec un ordre du parquet vieux de la semaine dernière.

Deuxièmement, que les vendeurs se fassent délivrer un reçu de saisie qui leur servira pour la justification.

Re-autre chose : quelques copains avaient pris l'habitude d'adresser leurs lettres au fiston Pouget. Comme toute sa correspondance est barbottée, qu'ils cessent de lui écrire.

Si quelques uns avaient envoyé des mandats à son nom, et qu'ils n'en trouvent pas la mention à la petite poste, qu'ils gardent soigneusement le talon, afin de pouvoir réclamer la galette.

Eh, foutre, y a pas mèche de coller la petite poste : elle passera la semaine prochaine.

L'Imprimeur-Gérant : LAPIE.

Imprimerie spéciale du Père Peinard,
4 bis, rue d'Orsel, Paris.